

LA RIVALITE FEMININE – UN ENJEU ACTUEL

Asist. univ. dr. Emilia MOTORANU
Academia de Studii Economice București

«Le plus souvent, ce qu'on prend chez une femme pour de la jalousie, c'est la rivalité.»
(Anatole France)¹

Abstract: *This study aims to investigate the role of the female rivalry in society from ancient times to the present. As we can see, many of the past and present social relationships are based on rivalry. The article highlights in a unique way the fact that in general, solidarity should define human relations, and in particular, sorority should characterize the relationships between women nowadays. Rivalry is one of the intrinsic facts of life: animals compete from birth for access to maternal care, then for access to territory, reproduction and resources. Rivalry promotes survival, reproduction and influences natural selection. The article is important and valuable for teachers, historians, writers, sociologists, psychologists and more because it provides a clear picture regarding relationships and a possible perspective on the future.*

Keywords: *rivalry, woman, competition, friendship, solidarity*

1. Introduction

La rivalité est l'une des données intrinsèques du vivant : les animaux entrent en compétition dès la naissance pour l'accès aux soins maternels, puis pour l'accès au territoire, à la reproduction et aux ressources. La rivalité favorise la survie, la reproduction et influence la sélection naturelle. En économie, la rivalité opère lorsque l'on se dispute un même marché, et se nomme plus volontiers concurrence. Pourquoi la donne serait-elle différente lorsque la rivalité s'exerce entre femmes ? En quoi serait-elle différente de la rivalité entre hommes ?

Aujourd'hui, la rivalité masculine prend des formes plus métaphoriques. Elle s'accomplit dans le monde du travail et revêt le visage de la réussite sociale, avec ses différents marqueurs : on se bat pour un poste, pour la première marche du podium, pour la première place. En revanche, chez les femmes, la rivalité n'est pas de mise. Aucun modèle culturel de lutte n'est proposé aux femmes ? Certes, on sait aujourd'hui, grâce aux travaux des historiennes² et des féministes³, qu'il y a bien eu des femmes guerrières, des chevalières au Moyen Âge et même des gladiatrices dans l'Antiquité. Parce qu'une femme n'est pas faite pour le combat, le sexe faible n'a pas besoin de faire de démonstration de force, la compétition ne fait pas partie des valeurs dites féminines, parce qu'une femme ne s'accomplit pas dans la rivalité mais dans la

¹ France Anatole, *Pensées*, Paris, Calmann-Lévy, 1925, p. 89.

² M. Perrot, *Les Femmes ou les Silences de l'histoire*, Flammarion, coll. Champs, 2021, p. 124.

³ T. Lecoq, *Les Grandes Oubliées: pourquoi l'Histoire a effacé les femmes*, L'Iconoclaste, 2021, p. 95.

maternité. Non seulement les femmes n'apprennent pas la compétition, mais le sentiment de rivalité leur est en quelque sorte interdit par l'ordre patriarcal.

Les relations dans la société sont avant tout des relations de pouvoir, et toute relation de pouvoir finit inexorablement par devenir une relation conflictuelle. Dans la compétition, on est conscient de sa valeur: on mesure ses compétences et ses forces à celles de l'autre, homme ou femme. La rivalité est fondée non pas sur la force, mais sur la peur d'être supplantée par l'autre femme, que ce soit dans les domaines amoureux ou professionnels.

La professeure Berit Brogaard précise que les femmes ne sont pas réellement conscientes de leur haine inexplicquée envers les autres femmes. Elle a dressé une typologie distinguant quatre sortes de comportements:

a) La puritaine, dont la version de l'idéal féminin est une femme d'intérieur servile, gentille, qui doit veiller à garder une humeur égale et bien disposée, ayant de l'allure, fraîche et sexuellement pure avant le mariage. Elle est une blanche colombe qui incarne la soumission. Selon Brogaard, elle a intégré les idéaux féminins de son mari misogyne ou de ses proches.

b) La misogyne autocritique est décrite comme méprisante vis-à-vis des femmes qui ne sont pas très féminines, soit parce qu'elles choisissent de ne pas l'être, soit parce qu'elles ne sont pas très douées pour agir de façon traditionnelle. Elle n'aime pas les femmes qui prennent trop de sa place, qui sont trop masculines, trop en colère, trop compétitives. Ici l'accent est mis sur l'importance de rester féminine, de ne pas essayer d'emprunter quelque chose, que ce soit un comportement ou un vêtement, qui pourrait être masculin.

c) La misogyne qui se déteste représente une forme de haine de soi. Elle a adopté une attitude générale de mépris vis-à-vis de toutes celles qui font partie du genre. Elle regarde les femmes comme ayant des moeurs légères, les trouve manipulatrices, malhonnêtes, irrationnelles, incompetentes et dénuées d'intelligence. Elle a tendance à ne pas réaliser son mépris vis-à-vis d'elle-même, mais ne manque pas de mépriser les autres femmes. Ce type de misogynie diabolise la femme.

d) La misogyne diablesse se pose en rivale sans état d'âme. Elle se considère comme supérieure aux autres femmes et se situe au même niveau. Selon elle, les autres femmes sont manipulatrices, malhonnêtes, irrationnelles, incompetentes et sans grande intelligence, travers dont elle est exemptée. Elle peut posséder certaines vertus stéréotypées féminines telles que la beauté et la minceur. Mais elle se perçoit comme quelqu'un qui utilise les vertus stéréotypées masculines telles que l'intelligence, la force de caractère et le fait d'être rationnel. Elle est en compétition permanente avec les autres femmes et préférerait empêcher une femme de gravir les échelons dans sa carrière plutôt que de l'aider.

2. À travers l'histoire

Dans l'Iliade d'Homère, la belle Néréide Thétis, ne trouvant pas de mari parmi les dieux, accepte d'épouser le mortel Pélée. Ils célèbrent leurs noces sur l'Olympe et invitent tous les dieux sauf Éris, déesse de la Discorde. Pour se venger, celle-ci jette une pomme d'or sur la table du banquet avec ces mots gravés: Pour la plus belle. Héra, Athéna et Aphrodite se disputent la pomme et le titre. Zeus confie à Pâris, prince troyen, le soin de désigner la gagnante. On dit qu'en échange de la pomme Héra promet

la richesse et la puissance à Pâris; Athéna, la sagesse et la victoire à la guerre. Quant à Aphrodite, déesse de l'Amour et de la Beauté, elle lui promet la plus belle femme du monde. Pâris offrit la pomme à Aphrodite, choisissant la beauté. Puis il enleva la belle Hélène, femme de Ménélas et éclata la guerre de Troie.

Éris est fille de la Nuit, mère de la peine, de la faim, de la douleur, du mensonge et de l'oubli. Elle aime propager les rumeurs, provoquer jalousie et querelles. Zeus la chasse de l'Olympe et la jette sur terre où elle vit parmi les hommes. Héra, Athéna et Aphrodite sont en quelque sorte les premières déesses à se «crêper le chignon». On retrouvera ces rivalités dans la Bible, puis dans toute la culture populaire.

La beauté est le terrain de prédilection pour la rivalité entre femmes. La beauté crée des rivalités, surtout depuis que le choix du/ de la partenaire est libre. En France, à la fin du Moyen Âge, les choix matrimoniaux de la noblesse rejoignent les impératifs patrimoniaux: «Le mariage est bel et bien alliance, au sens anthropologique du terme: il sert à créer des liens et à établir des pactes entre deux groupes de parenté. Qu'il soit utilitaire, pour les biens matériels et le réseau de clientèles qu'il apporte ou prestigieux, pour sa valeur symbolique, il répond à des stratégies visant à augmenter le pouvoir de chaque lignage»⁴.

La femme belle incarne un idéal: elle représente ce qui est désirable dans le regard de l'homme. La beauté exerce un pouvoir certain, dont celui de séduction. C'est ce que toute l'industrie de la cosmétique, des régimes, de la chirurgie plastique a compris et qu'elle entretient à coups de milliards, en continuant à attiser le feu de la compétitivité dans la beauté. Ce feu dévastateur s'attaque à la confiance en soi, à l'image de soi et répand un sentiment d'insécurité dans le cœur des femmes.

3. La rivalité féminine – origines

L'idée qu'il nous faut éliminer les concurrents potentiels est tellement ancrée dans notre psyché et dans les messages véhiculés par notre société et notre culture qu'on n'en perçoit même plus la violence et la profonde immoralité.

La violence des femmes envers d'autres femmes et parfois envers leurs propres filles s'inscrit dans la logique du patriarcat et du sexisme intégrés. L'un des lieux qui réunit des femmes entre elles et a longtemps nourri les fantasmes occidentaux, c'est le harem, qui signifie, en arabe, le «lieu interdit». Les femmes du harem étaient éduquées, ce qui signifiait à l'époque qu'elles apprenaient les principes de l'islam, la broderie, la danse, le chant, la rhétorique. Mais ce lieu d'enfermement symbolique était aussi une prison, un lieu clos où les femmes étaient asservies au désir d'un seul homme et maître⁵.

Tout se passe comme si le groupe était donc l'agent oppresseur des femmes. L'esclavage a marqué l'histoire de l'humanité de l'Antiquité à nos jours. La violence de l'opprimé est une violence en réponse à celle qui prétend nier son être, elle est la modalité même de la praxis de la libération. [...] Le rapport entre liberté et violence se manifeste en fait sous trois dimensions: d'une part, sous la forme de la libération d'une domination structurellement violente, d'autre part, dans le caractère lui-même violent

⁴ M. Aurell, *Le Mariage en l'an mil*, Presses universitaires de Provence, 2002, p. 88.

⁵ A.L. Croutier, *Harems, le monde derrière le voile*, Paris, Belfond, 1989, p. 59.

de cette libération, et enfin dans la libération du soi opprimé et la réinvention de relations sociales entre individus émancipés de cette violence⁶.

Comme les sultans en leur harem, les rois en leur cour choisissaient à tour de rôle une maîtresse qu'on appelait la favorite. Pour accéder à ce titre, les femmes avaient recours à toutes sortes de trahisons, manipulations et intrigues afin d'écartier leurs rivales.

Le mythe selon lequel le but de toute existence féminine est d'obtenir l'amour d'un homme a pour corollaire celui de la rivalité des femmes entre elles en vue d'acquérir ce privilège rare, ce dernier mythe ayant pour fonction d'assurer le maintien du pouvoir masculin, selon une stratégie éprouvée, diviser pour régner.

Héritières d'une Histoire marquée par la domination masculine; produits d'une société qui valorise davantage leur corps que leur esprit; conditionnées par des injonctions à être jeunes, minces, belles, performantes; pénalisées dans leurs choix et dans leur comportement professionnel par une charge mentale qui n'a plus à être démontrée, les femmes perdent confiance, essaient de louvoyer entre les injonctions contradictoires et passent leur temps à se comparer⁷.

Les hommes étant conscients de leur valeur et souffrant moins de manque de confiance en soi, voient la compétition comme un piment qui incite à se surpasser. Pour beaucoup de femmes qui vivent la peur au ventre d'être démasquées parce qu'elles pensent ne pas mériter ce qui leur arrive, la concurrence est vécue avec encore plus d'acuité. Quand elles ont réussi à se hisser au sommet, elles ont le sentiment d'avoir fait tant d'efforts et de sacrifices qu'elles se montrent plus dures que solidaires avec les autres femmes.

4. La rivalité intrafamiliale

La relation sororale peut être envisagée comme une grande répétition, une ébauche des relations humaines à venir, un enseignement utile au regard de la nature ambiguë des sentiments féminins: une façon de conjuguer à la fois la faculté d'aimer et de détester la personne qui partage notre chemin de vie, de pouvoir se sentir envieuse de sa meilleure amie tout en ayant besoin d'elle? Parce que cette relation «influence et renvoie à ce rôle de soeur, dans la vie publique ou professionnelle»⁸.

Si la rivalité entre femmes relève déjà d'un tabou, la jalousie d'une mère envers sa fille constitue un tabou dans le tabou. Pour beaucoup de psys, c'est pourtant une donnée évidente: comment voir sa descendance devenir une femme, sans être renvoyée à une conscience aiguë du temps qui passe, avec des dégâts sur la vie et sur le corps?

En général, la rivalité des mères s'exprime de façon subtile et cachée, ce qui engendre chez leurs filles une sensation confuse, puisqu'il est impensable pour elles que leur mère ne soit pas de leur côté et que, par ailleurs, elles se savent aimées. Les mères jalourent leurs filles dans un domaine qu'elles valorisent: la beauté, l'intelligence, la réussite. Parfois, elles font en sorte, imperceptiblement, de décourager leurs filles, de faire naître un doute de soi, des blessures émotionnelles.

⁶ J. Ehrmann, F. Trautmann, *La libération de la violence. Force et fureur de l'émancipation selon La Boétie et Fanon*, Hypothèses, 2023/1 (16), pp. 273-288.

⁷ Élisabeth Cadoche, Anne de Montarlot, *En finir avec la rivalité féminine*, Paris, Les Arènes, 2022, p. 74.

⁸ T. Apter, *Minds Matter Magazine*, janvier 2019, p. 4.

Les relations entre une mère et sa fille peuvent revêtir de nombreuses apparences. Ce couple symbolique que représentent la mère et la fille, unies dans une relation fusionnelle avec exclusion des tiers, nécessite une coupure, une séparation. Après s'être identifiée à sa mère, la fille devra s'en détacher pour construire sa propre identité.

Ce sera à la fois une séparation corporelle et une façon de distinguer son propre désir, son propre plaisir, de partir à la découverte de son propre corps, sans se référer à sa mère qui était jusque-là l'unique référence. Il faut pour cela que la mère accepte de considérer sa fille non plus comme une adolescente mais comme une femme⁹.

Quand ils traitent de la relation mère-fille, les écrivains ont beau jeu de choisir des relations compliquées, mais la réalité affleure souvent sur le terrain de la fiction. On est bouleversés à la lecture des pages magnifiques de Madame Bovary. Emma qui repousse sa fille, la blesse et pense: «C'est une chose étrange, [...] comme cette enfant est laide!» Emma Bovary est une mère absente, désaimante, une amante avant tout, qui exclut son enfant au profit de sa passion. Elle n'est peut-être pas faite pour être mère et ne voit pas exactement sa fille comme une rivale mais plutôt comme une étrangère qui ne peut être née de son ventre.

La psychanalyste Caroline Eliacheff et la sociologue Nathalie Heinich établissent des catégories de la typologie de mères et identifient: les mères supérieures, inférieures, jalouses, défaillantes, maquerelles, les mères qui sont «plus mères que femmes» et celles qui sont «plus femmes que mères».

5. Rivalité et amitié

Selon le dictionnaire *Le Robert*, l'amitié est un «sentiment réciproque d'affection ou de sympathie qui ne se fonde ni sur la parenté ni sur l'attrait sexuel». Ce qui la différencie de l'amour, c'est la nécessaire réciprocité.

Les amitiés féminines ont sans doute toujours existé, mais leur représentation a mis du temps à cheminer jusqu'à nous. Au fil des siècles les femmes ont changé leur idéal d'amitié et lui donné une intensité émotionnelle profonde. Dans la culture d'aujourd'hui, les liens d'amitié féminine sont considérés comme une évidence. La sagesse conventionnelle nous dit que les femmes sont plus sociables, plus empathiques et plus «amicales» que les hommes. Mais il y a seulement quelques siècles, l'idée de l'amitié féminine était complètement méconnue, voire dénigrée. Depuis les Grecs et les Romains, les femmes étaient considérées comme plus faibles que les hommes et constitutionnellement inaptes à l'amitié au plus haut niveau. Seuls les hommes, selon ce raisonnement, avaient la profondeur émotionnelle et intellectuelle pour développer et maintenir ces relations significatives.

On apprend aussi qu'avoir des amies améliorerait notre immunité, notre tension artérielle et allongerait notre espérance de vie, alors que ne pas en avoir serait aussi nocif pour notre santé que le tabagisme ou l'embonpoint. On attend des femmes qu'elles soient douces et gentilles vis-à-vis des autres, même quand elles sont en colère. Se bagarrer, ce n'est pas très convenable, la discrétion est plus appropriée. La confrontation directe peut-être perçue comme l'expression d'une forme de vulgarité ou de folie, parce qu'elle s'éloigne des canons de la féminité. On reconnaît, dans ces

⁹ M. Zalcborg, *Qu'est-ce qu'une fille attend de sa mère?*, Odile Jacob, 2010, p. 22.

attentes, l'effet pervers des rôles et des stéréotypes. En recherchant constamment l'approbation des hommes et de la société, les femmes se retrouvent inconsciemment rivales.

Peu importe qu'une femme soit égalitaire dans sa tête, il y a de bonnes chances, au moins sous certains aspects, qu'elle se comporte selon les vieux stéréotypes de la féminité, qui imposent qu'elle se sépare de sa mère et qu'elle se définisse par rapport à ce que veulent les hommes. Nous grandissons en attendant l'approbation des hommes ... beaucoup de femmes sont en compétition par rapport à ce que les hommes valorisent. [...] Le résultat le pire est la haine de soi: les filles et les femmes se dénigrent et se dissocient des autres femmes¹⁰.

L'amitié a une importance capitale dans la vie des femmes, on vit plus longtemps, on divorce, on a besoin les unes des autres, on ne peut vivre sans ce sentiment partagé. Les femmes sont en rivalité parce qu'elles se comparent sans cesse, qu'elles ont peur de ne pas être les préférées. Le poison de la comparaison agit à notre corps défendant et est exacerbé lorsque l'on est trahie. Travailler sa confiance en soi est donc bénéfique dans tous les domaines, qu'il s'agisse de ses aspirations professionnelles ou de ses amitiés.

6. Les femmes dans l'entreprise

Pour les hommes comme pour les femmes, la rivalité est inhérente au monde du travail. Il faut exhiber les attributs de la virilité qui consistent à montrer qu'on est capable d'endurer la souffrance sans broncher et qu'on est capable de l'infliger à ses subordonnés ou aux apprentis sans états d'âme.

Quand ils font preuve de cette virilité, les hommes sont respectés, voire admirés. Ils sont donc plus enclins à gérer toute forme de rivalité. Alors que les femmes qui s'impliquent de la même façon dans un affrontement sont considérées comme des chiffonnières. En résumé, les hommes sont compétitifs, on les applaudit, les femmes sont rivales, elles sont huées.

L'attitude des femmes a sans doute beaucoup à voir avec la culture propre à chaque entreprise. Si les femmes ne sont pas traitées de la même façon que les hommes, qu'il s'agisse du salaire, des possibilités d'évolution de carrière ou des places de direction, cela peut jouer sur la rivalité.

Le syndrome de la reine des abeilles représente le pouvoir de la reine sur les autres abeilles de la ruche est sans partage, alors qu'elles sont toutes soeurs. Certaines décrivent la reine des abeilles comme une femme malveillante, d'autres comme une femme qui, après avoir assis son autorité, et sans doute par peur de la perdre, refuse d'aider les autres femmes. Enfin, d'autres études concluent que c'est un mythe, et un mythe délétère puisqu'il entretient l'idée qu'au fond les femmes sont incapables d'interagir sur leur lieu de travail sans céder à de sombres desseins.

Souvent, lorsqu'une femme arrive au sommet de la hiérarchie, elle en a tellement bavé qu'au lieu de se montrer solidaire avec ses congénères, elle veut rester seule en compagnie des hommes, bénéficier de la totalité du pouvoir et de la relation de séduction¹¹. On attend des femmes qu'elles adoptent une posture d'abnégation, qu'elles

¹⁰ L. Tanenbaum, *Catfight: Women and Competition*, Seven Stories Press, 2011, p. 67.

¹¹ Susan Shapiro Barash, *Tripping The Prom Queen, the Truth About Women and Rivalry*, St. Martin's Press, 2006, p. 89.

calment, réconfortent et tempèrent les tensions et non qu'elles se connectent à leur propre colère. Le contrôle de soi et de ses émotions est donc essentiel pour se conformer à cette attente socioculturelle.

Il ne faut pas rêver, les femmes sont des hommes comme les autres, soumises aux rapports d'argent et de pouvoir. D'ailleurs, une femme PDG ne sera pas plus solidaire de ses ouvrières qu'un homme de ses ouvriers. Il n'y a pas de solidarité féminine dans le monde du travail. Et contrairement à ce que l'on attend d'elles, les femmes ne sont pas plus gentilles que les hommes¹².

7. Solidarité et Sororité

La solidarité représente «une relation entre personnes qui entraîne une obligation morale d'assistance mutuelle», selon le dictionnaire *Le Robert*. Selon Émile Durkheim, l'un des fondateurs de la sociologie moderne, le concept de solidarité repose sur le lien social qui unit les membres d'un groupe, ces membres pouvant être complémentaires malgré leurs fonctions sociales différentes. Les récentes évolutions sociétales élargissent cette vision strictement biologique, refusant l'approche binaire du sexe, du genre et de la sexualité. Reste que la solidarité entre femmes se définit par un lien unique, au-delà, peut-on espérer, du secret millénaire autour de l'enfantement, le partage d'une condition souvent chahutée, bousculée, invisibilisée.

La sororité va au-delà de la solidarité. Plus que de l'entraide, c'est une forme de compréhension, une mise en commun des ressources, une reconnaissance de l'autre femme comme une soeur. Le mot vient du latin *soror* qui signifie soeur. Il apparaît dès le Moyen Âge et désigne des communautés religieuses exclusivement composées de femmes. La sororité, se soutenir entre femmes, s'entraider, être à l'écoute, dans l'empathie, penser avant l'autre à ce qui pourrait lui faire plaisir, à ce qui pourrait lui être utile, être une chance pour l'autre aussi.

Si on s'engage dans la compétition intrasexuelle en vertu d'un atavisme génétique, culturel et social, il va falloir du temps pour dessiner les contours d'une nouvelle relation avec les autres femmes. Mais comprendre cet héritage est la première étape sur le chemin de la réconciliation et de la sororité.

Il est temps d'en finir avec la rivalité féminine, les attitudes passives-agressives, la perpétuation des clichés. La jeune génération l'a bien compris, qui s'est lancée à corps perdu dans des combats que d'aucuns auraient jugés trop grands pour elle.

Faisons nôtre la maxime de Chloé Delaume: La sororité est une attitude. Ne jamais nuire volontairement à une femme. Ne jamais critiquer publiquement une femme, ne jamais provoquer le mépris envers une femme. La sororité est incluante, sans hiérarchie ni droit d'aïnesse¹³.

8. En guise de conclusion

On peut donner quelques conseils pour en finir avec la rivalité féminine. Un remède à l'envie est d'apprendre à admirer au lieu d'envier. Quand on admire, au fond, on considère les qualités de l'autre et on a envie de lui ressembler pour les posséder. La

¹² R. Gremaud R., «Les femmes ne sont pas plus gentilles que les hommes», *Le Temps*, novembre 2014, p. 8.

¹³ Chloé Delaume, *Mes bien chères soeurs*, Seuil, 2019, p. 56.

solidarité féminine est à construire. On peut proposer plusieurs mesures favorisant la sororité:

Ne parlez pas mal des autres femmes, ne faites pas de commérages.

Savourez les bienfaits de l'amitié. Soyez là pour vos amies.

Une soeur peut être un cadeau, les secrets de l'enfance vous lient à jamais.

Encouragez les autres femmes, c'est-à-dire renforcez leurs idées et leurs suggestions dans les réunions pour augmenter leurs chances d'être entendues.

Reconnaissez aux femmes le mérite de leurs idées, de leurs contributions et de leurs réalisations.

Si vous entendez une blague ou un commentaire sexiste, ne laissez pas passer l'occasion de réagir.

N'attendez pas davantage des femmes patrons, pairs et subordonnées directes que des hommes. Arrêtez de juger les femmes, y compris vous-même, en utilisant un double standard.

Apprenez de celles qui travaillent depuis plus longtemps que vous.

Si vous avez déjà réussi, n'embrouillez pas involontairement les autres femmes en leur faisant subir les mêmes difficultés que celles que vous avez rencontrées au cours de votre carrière.

Organisez des heures de bureau où les femmes peuvent venir vous demander conseil.

Mettez un point d'honneur à connaître les femmes à fort potentiel qui vous entourent afin de pouvoir les défendre lorsque vient le temps des promotions et des augmentations de salaire.

Références bibliographiques

APTER, T., *Minds Matter Magazine*, janvier 2019.

AURELL, M., *Le Mariage en l'an mil*, Presses universitaires de Provence, 2002.

BROGAARD, Berit, *On Romantic Love: Simple Truths about a Complex Emotion*, Oxford University Press, 2015.

CADOUCHE, É., MONTARLOT, Anne de, *En finir avec la rivalité féminine*, Paris, Les Arènes, 2022.

CROUTIER, A.L., *Harems, le monde derrière le voile*, Paris, Belfond, 1989.

DELAUME, Chloé, *Mes bien chères soeurs*, Seuil, 2019.

DURKHEIM, Émile, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 2013.

EHRMANN J., TRAUTMANN F., *La libération de la violence. Force et fureur de l'émancipation selon La Boétie et Fanon*, Hypothèses, 2023/1 (16), pp. 273-288.

FRANCE, A., *Pensées*, Paris, Calmann-Lévy, 1925.

GREMAUD, R., «Les femmes ne sont pas plus gentilles que les hommes», *Le Temps*, novembre 2014.

LECOQ, T., *Les Grandes Oubliées: pourquoi l'Histoire a effacé les femmes*, L'Iconoclaste, 2021.

LE ROBERT DICTIONNAIRE, Le Robert, 2021.

PERROT, M., *Les Femmes ou les Silences de l'histoire*, Flammarion, coll. Champs, 2021.

SHAPIRO BARASH, Susan, *Tripping The Prom Queen, the Truth About Women and Rivalry*, St. Martin's Press, 2006.

TANENBAUM, L., *Catfight: Women and Competition*, Seven Stories Press, 2011.

ZALCBERG, M., *Qu'est-ce qu'une fille attend de sa mère?*, Odile Jacob, 2010.